

Il est temps à présent de m'attaquer non précisément au sujet de ce chapitre, mais à l'intuition qui aujourd'hui m'inspire de la coucher sur le papier, c'est à cet endroit de la mise en écrit de cette même impression, que nombre de critiques ne manqueront pas de m'atteindre, ceux qui les formuleront auront de bonnes raisons de me les infliger, la science est une discipline à l'égard de laquelle nos ressentis ne sauraient suffire.

Je n'ai de cesse tout au long de mes travaux de mettre en avant notre absence de nature, depuis mon plus jeune âge et plus encore durant mes années de catéchisme, je ne suis jamais parvenu à me ranger à cette conclusion, prétendant que nous pâtiissions en nous, en quelque sorte, d'un élément de trop, prompt à nous faire mauvais, comme si dans nos veines, d'entrée de jeu, coulait plus de haine que de sang.

Enfant déjà je faisais remarquer, notamment à ce prêtre qui m'instruisit, religieusement parlant, afin que je prépare ma grande communion, qu'il n'était pas simple d'être humain, que nous ne disposions pas d'un mode d'emploi, contribuant en priorité à ce que nous

n'apprenions pas exclusivement de nos erreurs ; ce brave homme, brave parmi les braves, me rétorqua que nous bénéficions pour pallier à ce manque des commandements édictés par Dieu et à chaque fois, je lui répondais que Dieu nous précisait surtout ce que nous ne devions pas faire, sans nous orienter en direction de cet emploi de nous, synonyme alors d'autant de fonction que d'identité et j'ajoutais, qu'il était pour nous terrible, de ne pouvoir considérer ce qui pouvait éventuellement servir notre cause, qu'à partir d'initiatives à notre égard totalement contre-productives, comme si la douleur à quiconque, quel qu'il soit, ne pouvait être intégrée que par autant de coups administrés.

A cela je précisais qu'à partir de ces nécessités épouvantables, il n'était pas étonnant que nous céditions à la violence, pour être de façon viscérale insupportés, toutes ces solutions s'avérant après usage mauvaises, contribuèrent à ce que nous nous retournions contre nous-mêmes, jusqu'à chercher dans nos rangs des coupables à cet état de faits ; enfin pour conclure, j'assurais à ce même homme d'église, que j'aimais vraiment, que les religions si elles ambitionnaient vraiment de nous tirer d'affaire, devraient mettre en avant notre innocence,

plutôt que de transformer celle-ci en culpabilité, nous motivant à chercher parmi nous, comme références, les plus perdus d'entre nous, afin de nous dire par opposition meilleurs.

Plus tard, je craignais que notre absence de nature ne soit une tare nous rendant impropres à l'égard du réel, celui-ci ne pouvant plus, par la faute en nous de ce déficit, nous ingérer une tendance générale, comparable à une sorte de fonctionnement correspondant, nous étions dans ce cas abandonnés à nous-mêmes et avant tout à cette impossibilité rédhibitoire, disant que l'on ne peut, au niveau de notre identité, nous constituer à partir de nous seuls ; ainsi en dehors du réel, nous ne serions sans cesse réels que pour nous seuls, au sein d'une pseudo-réalité exprimant une espèce de déperdition exponentielle synonyme d'auto destruction.